

## **Papillon du clair de lune.**

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite...

Ce chat, il n'y aurait jamais prêté la moindre attention s'il n'avait tenu dans sa gueule quelque objet brillant. Le vieux loup de mer fut en effet ébloui par les reflets du soleil de Juin sur un petit médaillon se balançant nonchalamment, au gré des pas et des sauts agiles du félin.

Cette petite boule de poils noirs qui disparut au coin de la rue se fit une place dans la catégorie « insolite » de la mémoire du marin, qui bientôt, n'y pensa plus.

Le mardi suivant de ce mois de Juin 1930, un nouvel événement se produisit, Jean, car c'était le nom de notre marin, croisa en achetant son pain chez Maï Rouz, une jeune femme particulièrement belle. Il ne l'avait jamais vue auparavant, il en était convaincu, il ne l'aurait certainement pas oubliée. Ses yeux verts avaient la couleur de l'océan un jour d'orage et le plongèrent immédiatement dans les mers tumultueuses de l'amour.

D'ordinaire, il aimait passer son temps dans cette petite boulangerie de Lesconil qui était également un café et une petite épicerie. Sur les étagères s'étaient étalés les produits de tous les jours, quelques légumes, quelques conserves, quelques confitures patiemment faites maison et l'odeur du pain chaud qui se mariait si bien à celle du café noir le matin... L'ambiance y était bien agréable, et l'on y trouvait toujours un ami pour bavarder. Ce matin là ce fut Pierre qui l'interpela et l'invita à sa table, mais Jean refusa poliment, prétextant une course urgente. Amical, il lui promit de lui payer un verre la prochaine fois et s'éclipsa en oubliant son pain derrière lui.

Prisonnier de sa propre curiosité, il ne put s'empêcher de suivre discrètement la jeune femme. Elle l'intriguait, elle avait pris possession de son esprit, et c'était comme si c'était elle qui lui avait ordonné de la suivre. Jean, quinquagénaire timide, n'aurait jamais poursuivie une jeune fille ainsi ! Il lui aurait certainement adressé un « bonjour » poli, peut-être aurait-il osé un sourire, lui qui n'en offrait jamais à aucune femme, persuadé de l'inutilité parfaite de la chose en amour, et de l'amour lui-même. Mais elle, cette créature envoûtante, il voulait la connaître. Peu lui importaient les engagements, à son âge, il s'était fait depuis longtemps à l'idée qu'il ne se remarierait jamais, sa femme morte en couche avec leur premier enfant vingt

ans plus tôt, l'avait transformé en un homme aigri et bourru. Pourtant, ce n'était pas là sa nature, et son caractère enjoué refaisait surface lorsqu'il était avec des amis autour d'un verre, d'autres marins qui connaissaient la dureté de la mer et de leur métier, leur passion commune. Ces hommes, qui comme lui, avaient burlingué sur des mers déchaînées et essuyé des tempêtes qu'ils n'auraient jamais imaginées sans les avoir vécues, étaient les seuls avec qui il parlait encore, passant facilement pour l'homme froid qu'il n'était pas.

Suivant toujours la jeune fille, elle le mena jusqu'au port. Elle n'était pas difficile à repérer dans les petites rues animées de Lesconil en ce doux matin d'été, ses longues boucles de cheveux roux brillaient sous les rayons du soleil comme un phare dans la nuit noire. Il ne prêtait plus attention à quoi que ce soit d'autre que cette femme mystérieuse, ses pieds la suivait sans qu'il leur en eut donné l'ordre et son esprit au chômage en avait profité pour aller vagabonder ailleurs, se posant mille questions sur elle, sans chercher vraiment les réponses, comme s'il suivait un cap sans qu'on le lui ait donné.

Gardant toujours les yeux fixés sur la chevelure de feu qu'il suivait tel un papillon de nuit, il fut violement sorti de ses pensées par le bruit d'une poubelle renversée à deux mètres de lui. Tournant la tête, Jean ne vit personne. Mais le temps de cette constatation, la jolie jeune fille avait disparue. Il avait perdu sa lumière. Tout à coup, il se sentait idiot de l'avoir suivie ainsi, ce n'était pas une attitude à avoir, et il se sentait plus idiot encore de l'avoir perdue à cause d'une poubelle tombée toute seule. Il leva les yeux au ciel d'exaspération. C'est alors qu'il aperçu un chat noir, assis sur la gouttière de la maison d'en face, la plus proche de la traître poubelle. Le chat le fixait en remuant la queue, il lui sembla moqueur, mais c'était parfaitement ridicule. Pourtant le chat noir se leva et sauta agilement sur l'arrête du toit, se retournant, il lui lança un dernier regard de ses yeux jaunes rieurs avant de disparaître de l'autre côté de la pente. Soit ce chat se fichait de lui, soit Jean devenait fou. Peut-être était-ce un peu des deux après tout...

Les jours passèrent sans qu'il ne recroisa la jeune fille qui ne quittait plus ses pensées et bientôt il dut reprendre la mer. Son bateau partit un soir, le vingt et un de ce mois et ce fut justement cette nuit là qu'il vit à nouveau la jeune femme. Alors qu'il larguait les amarres du langoustier prêt à quitter le port, il l'aperçut, vêtue d'une grande et étrange robe verte, portant sur sa frêle épaule un grand sac de toile. Il se demanda ce qu'elle faisait là à une heure aussi tardive et ce que pouvait bien contenir ce sac qui paraissait si lourd ? Elle regardait régulièrement derrière elle, jetait de rapides coups d'œil de tous côtés comme pour s'assurer

de ne pas être épiée. Mais ce qui interpela le plus notre marin, ce fut l'animal qui la suivait, guettant lui aussi d'éventuels voyeurs. Le chat noir ! Ce chat de tout évidence en désaccord avec toutes les poubelles du village avait donc une propriétaire et pas n'importe laquelle. Le chat avait-il volontairement renversé la poubelle la semaine passée, pour qu'il perde la trace de sa maîtresse qu'il savait suivie ? C'était idiot, aucun chat n'aurait put avoir une telle réflexion, ce n'étaient que des animaux. Ne pouvant se permettre de rêvasser à bord, il reprit son travail et bientôt le bateau quittait le petit port bigouden.

Lorsqu'il rentra au port quelques semaines plus tard, le langoustier était en piteux état. Ils avaient essuyé une tempête et avaient démâté. Par chance, ils étaient tous revenus en vie, mais la pêche avait été très mauvaise et les réparations allaient prendre beaucoup de temps et d'argent. Aucun des sept membres de l'équipage ne pourrait reprendre la mer sur ce bateau la avant un bon moment. Il allait leur falloir intégrer l'équipage d'un autre bateau pour pouvoir travailler. La mort dans l'âme, chacun se résigna et chercha à embarquer sur un autre navire, peu leur importait lequel, un autre langoustier, un sardinier, un chalutier... il fallait juste pouvoir travailler pour manger.

Jean rentra chez lui, traînant le pas, tristement, sans prêter la moindre attention à ce qui l'entourait. Il connaissait les rues de Lesconil par cœur et ne regardait pas même devant lui. C'est par cette inattention providentielle qu'il trébucha sur quelque chose et manqua de se casser les os. Le chat noir ! Cette sale bête partit les poils hérissés en lui crachant dessus, comme s'il avait été parfaitement dans son droit en s'étalant de tout son long au beau milieu du chemin ! Ce chat portait malheur, Jean en était maintenant persuadé ! Ne lui avait-il pas fait perdre la trace de la jolie jeune fille la première fois ? Et ne l'avait-il pas aperçu également le jour de leur départ en mer ? Ce démâtage, catastrophe pourtant bien commune pour un marin, ce chat en était forcément responsable d'une façon ou d'une autre, c'était une évidence, Jean avait la preuve que les chats noirs portaient malheur, il en était sûr.

Les jours et les semaines passèrent sans que Jean ne croisa la jolie propriétaire de cette teigne de chat. Il l'avait pourtant bel et bien vue, il ne l'avait pas imaginée tout de même ! Comment se pouvait-il que personne dans un petit bourg comme Lesconil ne sache rien sur cette étrangère ? Elle n'était forcément pas d'ici, il l'aurait reconnue, tout le monde connaissait tout le monde dans le coin. Mais alors qui était-elle ? Elle qui ne quittait plus ses pensées, elle qui l'obsédait au point qu'il en perde le sommeil...

Il la retrouva un soir où il se promenait sur le port, la veille du premier Août, fumant une pipe en longeant le quai, il était déjà tard lorsqu'il aperçut la jolie jeune fille avec son sac sur le dos, précédée de son chat. Cette fois-ci, il décida de la suivre, peut-être en aurait-il appris quelque chose, n'importe quoi, un simple nom aurait suffi à satisfaire sa curiosité. Car lorsque l'on ignore tout de quelqu'un, une information dérisoire suffit à mieux connaître cette personne.

La jeune fille traversa tout Lesconil, elle partit en direction de Plobannalec, bifurqua à gauche, coupa à travers champ plusieurs fois... elle regardait constamment par-dessus son épaule et Jean avait un mal fou à ne pas la perdre de vue sans être découvert. La chose fut plus aisée lorsqu'elle entreprit de traverser un bois.

Elle arriva à Quelarn, bien loin de Lesconil, déjà presque à Treffiagat. Que pouvait-elle bien avoir à faire au beau milieu des arbres et des vieilles pierres ? Jean se dissimula derrière un buisson, assez loin pour ne pas être remarqué mais assez près pour pouvoir observer la jeune fille, une chance que la lune soit pleine et qu'il puisse y voir comme en plein jour.

La jolie jeune fille déposa sur l'herbe son lourd sac de toile et, persuadée de n'être ni suivie ni épiée, elle commença ses préparatifs... Au milieu des dolmens, elle traça un cercle sur le sol avec une poudre épaisse et blanchâtre qu'elle faisait couler d'un petit sachet de tissu. Cela ressemblait à du gros sel. Lorsqu'elle eut terminé de tracer ce cercle qui faisait bien trois mètres de large, il s'illumina, comme par magie, le sel semblait absorber la lumière de la lune et la refléter comme un miroir. La jeune fille ne quitta plus le cercle, s'appliquant à ne jamais mettre un pied en dehors, elle planta dans le sol quatre bougies qu'elle alluma. Les flammes représentaient les quatre points cardinaux, Jean en était certain, son sens de l'orientation de marin n'aurait pu se tromper là-dessus. Étrangement, le vent qui soufflait à travers les arbres du bois n'en éteignit pas une seule, comme s'il ne pouvait pénétrer le cercle argenté... La jeune fille sorti ensuite de son sac un petit chaudron de fonte, elle alluma un feu à l'intérieur et y fit brûler plusieurs herbes dont les odeurs enivrantes parvinrent facilement aux narines du vieux marin. Une coupe de verre qu'elle emplie d'eau dans une main et un poignard dans l'autre, elle commença à chanter dans une langue inconnue. Jean était fasciné par ce qu'il voyait, il ne bougeait plus de peur d'être entendu et de l'interrompre. Spectateur muet, hypnotisé par ce qui lui semblait une prière à la lune elle-même, chaque image, chaque détail se gravait dans sa mémoire. Elle était là, dansant au beau milieu d'un cercle brillant à la lumière de la pleine lune, sa grande robe verte virevoltant au dessus des flammes vacillantes de quelques bougies... Elle était si belle, petit papillon du clair de lune, qui n'en serait pas tombé amoureux ?

Emportée dans sa danse et dans ses chants, elle ne semblait même plus appartenir à ce monde, comme si elle avait quelque génie à son service, elle semblait capable de tous les prodiges en cet instant. « Io Evohe Io Pan ! » Ce sont les seuls mots qui parvinrent clairement aux oreilles de Jean qui ne pu les comprendre, quelle langue mystérieuse pouvait-elle donc bien parler ?

Lorsqu'elle s'arrêta de chanter et de danser, le vent éteignit les bougies, le chaudron cessa lui aussi de consumer ses herbes odorantes, c'était comme si la nature toute entière n'écoutait plus qu'elle et participait à son curieux rituel. La lune elle-même se voila pudiquement d'un léger nuage, comme pour lui signaler qu'elle avait bien entendu ses prières, et qu'elle veillait toujours sur elle. La jeune fille ramassa ses affaires avec empressement et rejoignit le chat noir qui, comme Jean, l'avait observée sans bouger et sans sortir un son. Elle quitta les lieux en toute hâte. Notre marin resta coi, incapable de définir ce dont il venait d'être témoin.

Lorsqu'il repris ses esprits, la nuit était déjà bien avancée et la belle inconnue envolée depuis longtemps tel un papillon vert. Jean rentra chez lui, la route lui semblant trois fois plus longue au retour qu'à l'aller.

Dès le lendemain matin, vers onze heures, notre marin revît la jeune fille chez Maï Rouz. Comme si tout était normal, elle acheta son pain, quelques légumes et repris sa route. Jean manqua de s'étouffer avec son verre de rouge lorsqu'elle croisa son regard avant de quitter le café. Pourquoi l'avait-elle regardé ainsi dans les yeux ? Savait-elle qu'il l'avait suivie la nuit dernière ? Etait-ce simplement un acte anodin, se faisait-il des idées ? Pourquoi lui et pas Pierre, assis à la même table ? Se doutait-elle de quelque chose ? Tout se bousculait dans la tête du marin, il se sentit soudain terriblement coupable de ce qu'il avait fait. Comme s'il avait commis le pire de tous les péchés en suivant cette jeune fille. Il ne lui avait même jamais adressé la parole et pourtant il avait la désagréable impression de l'avoir violemment insultée. Comment est-ce qu'un simple regard pouvait le mettre aussi mal à l'aise ? Ecourtant la conversation, il abandonna Pierre et tenta à nouveau de suivre la jeune fille, mais pour s'excuser cette fois. Peu lui importait que les premiers mots qu'il lui adressa soient des excuses, au moins, il saurait quoi lui dire pour entamer la conversation. Malheureusement, il ne la rattrapa jamais, elle lui échappa encore une fois, se volatilissant dans les routes sinueuses de la petite commune avant même qu'il n'ait perdu de vue le café.

Les jours et les semaines passaient et Jean commençait à manquer sérieusement d'économies. Les autres membres de son équipage avaient presque tous intégré celui d'autres bateaux. Lui, avait décidé de se prendre quelques vacances et de vivre quelques temps sur ses économies de célibataire, mais elles commençaient à diminuer et il allait devoir bientôt reprendre la mer. Ce n'était pas pour lui déplaire, il avait toujours aimé son métier, mais la terre avait soudain quelque chose de passionnant que la mer ne pourrait jamais lui donner : la jolie rousse si mystérieuse.

Dans une petite ville comme Lesconil, tout se savait très vite et l'évènement du moment était le lancement en automne prochain d'un langoustier tout neuf de vingt-deux pieds de long. Jean pris vite contact avec le patron de ce nouveau bateau : René Faou. Après quelques discussions, René accepta de le prendre sur son navire, il leur manquait un homme à bord pour que l'équipage soit au complet.

Malgré qu'il lui faille attendre encore deux ou trois mois, Jean était content d'avoir retrouvé un emploi, il se baladait l'esprit léger, près du port d'échouage, admirant les reflets du soleil d'Août sur la mer calme. Il faisait très chaud, l'été n'était pas aussi caniculaire que celui de 1928, mais la température atteignait bien les 26°C. Aussi Jean décida d'aller boire une bière bien fraîche sur la terrasse d'un café du port.

C'est cet après midi là que le chat noir revint le narguer. Cette fois ci, il sauta carrément sur la table de Jean, il renversa son verre au passage et c'est sous les hurlements indignés et les jurons furieux du marin que le chat s'enfuit aussi vite qu'il était apparu. Cette sale bête s'était décidément fait mission de lui pourrir la vie ! Jean était encore en train d'essuyer la bière qui inondait sa chemise quand elle s'assit à sa table.

Elle était là, devant lui, la jolie jeune fille rousse, ses yeux verts le fixaient sans que lui, vieux marin bourru ne soit plus capable d'un seul geste. Il se sentait soudain totalement idiot, il était là, trempé, bouche bée, atterré devant celle qui ne quittait plus ses pensées depuis des mois. Lui qui avait tant rêvé lui parler ne savait aujourd'hui pas quoi lui dire. Mais peut-être lui avait-il trop parlé dans ses rêves pour avoir encore quoi que ce soit d'un tant soit peu intéressant à lui déclamer aujourd'hui, en pleine lumière, en pleine réalité...

Bien consciente de son malaise, ce fut elle qui pris la parole, avec un sourire amusé, comme si elle lui racontait quelque histoire drôle :

« N'embarquez pas sur le Virginie Hériot. »

Toujours incapable de la moindre réaction, Jean imprima cette phrase au plus profond de lui-même. Elle de son côté, ne vit qu'un homme parfaitement incapable du moindre geste, cela sembla l'amuser encore d'avantage et elle lui offrit un baiser avant de s'en aller aussi vite

qu'elle était apparue, comme son chat. Le temps que Jean parvienne à maîtriser à nouveau son corps et à tourner enfin la tête, elle n'était plus là. Il n'était même pas sûr de ne pas avoir rêvé. Tout à coup, tout lui semblait parfaitement irréaliste. Son cerveau s'appliqua à trouver une logique inexistante à tout ce qui venait de se passer. Il essaya de se convaincre qu'elle n'était que le fruit de son imagination, qu'elle ne se serait jamais adressée à lui, il fini même par se convaincre d'avoir lui-même renversé sa bière, car ce chat ne pouvait pas exister non plus...

Les semaines passèrent, les jours et les nuits passèrent, Jean retrouva le sommeil, enfin convaincu depuis des mois que toute cette histoire n'était qu'une illusion. Pourtant, un soir venteux de Novembre, il fut violemment réveillé. Non pas par un cauchemar, non pas par le vent qui se faisait de plus en plus bruyant, juste par la remise en marche de son esprit. Si son cerveau s'appliquait à rendre la jeune fille irréaliste, sa mise en garde elle, ne pouvait être ignorée. « N'embarquez pas sur le Virginie Hériot. » Pourquoi ? Pourquoi au lieu d'un simple bonjour, d'un début de conversation anodin, lui avait-elle adressé cet ordre ? N'importe qui l'aurait pris pour une plaisanterie, surtout sur le ton qu'elle avait employé, mais c'était les seuls mots qu'elle lui ait jamais adressés, alors ils avaient forcément quelque importance. Et pourquoi ne pas embarquer sur ce bateau ? Le Virginie Hériot était tout neuf, il était solide et aurait traversé n'importe quelle tempête, il était bien plus sûr que n'importe lequel des vieux rafiots qu'il avait connus. Et au milieu de ces pourquoi, la réponse apparue, sonore, agressive, les volets se mirent à claquer. Tout bon Breton sait bien, que des volets qui claquent sont le signe d'une mort toute proche. Une fois encore le rationalisme de Jean tenta de reprendre le dessus et le somma de se rendormir et de ne plus y penser, balivernes et légendes de bonnes femmes, ce n'était que le vent. Mais le marin ne trouva plus du tout le sommeil, ni cette nuit là, ni aucune des nuits suivantes.

Et puis un matin, Jean réalisa : Elle lui avait dit le nom du bateau en Août, avant même que René Faou ne l'ait baptisé, avant même qu'il ne soit terminé. Comment avait-elle pu savoir ce que le patron pêcheur n'avait pas encore décidé lui-même ? D'un pas assuré, Jean s'enquit auprès de René Faou et lui dit qu'il n'embarquerait pas sur le Virginie Hériot. René demanda pourquoi, mais Jean ne se justifia jamais, il remercia le pêcheur de lui avoir donné sa chance alors que son âge en aurait fait le doyen du langoustier. Il lui demanda d'embarquer quelqu'un de plus jeune. René écouta les conseils du vieux marin et embaucha sur son langoustier, Jacques, un petit mousse tout juste rentré du service militaire.

Un matin de fin Juillet 1931, des mois plus tard, le Virginie Hériot rentra au port en deuil. Ils avaient essuyé une tempête très violente au large de l'île d'Yeu et le jeune matelot embarqué à la place de notre marin avait été emporté par une lame. Jean ne fut qu'à moitié surpris par la triste nouvelle, il était à présent convaincu que la jeune fille lui avait sauvé la vie et qu'elle existait bel et bien, il devait la retrouver et lui parler.

Mais Jean ne revît plus jamais son joli papillon. La seule phrase qu'elle lui avait offerte lui avait sauvé la vie et il réalisa alors qu'il ne pourrait jamais la remercier. Il ne lui avait d'ailleurs jamais adressé un mot. Personne dans Lesconil ne sembla s'inquiéter de son départ et ce fut comme si elle n'avait existé que pour lui. Personne à part Jean n'en avait gardé le souvenir, elle était comme un mirage. Pourtant, souvent, il repensait à cet après midi d'été où elle l'avait embrassé... ses lèvres en fleur, si douces sur les siennes, non, il ne l'avait pas rêvée, elle était bien réelle... sa petite sorcière.